

*Hypertexte et traduction littéraire*

Séminaire d'Analyse du texte fantastique :  
*Littérature et informatique*

Eva Robustillo Bayón  
Universidad de Extremadura

## *Sommaire*

Introduction

1. L'hypertexte: vers une évolution du concept

2. Littérature et hypertexte

2.1. Texte et hypertexte

2.2. Auteur et lecteur dans la littérature hypertextuelle

3. La traduction littéraire et les nouvelles technologies

Conclusion

Bibliographie

Annexe

## Introduction

« La creciente pantallización de nuestra sociedad es un fenómeno muy claro. Cada vez más información se ofrece a través de una pantalla ». Avec ces mots, De las Heras<sup>1</sup> constate la presque onniprésence des nouvelles technologies dans la société actuelle. Toute culture développe ses moyens d'expression et de communication selon les possibilités des techniques qu'elle possède. Il existe la nécessité de transmettre le savoir et les supports. Les façons de le faire varient au même temps que les découvertes techniques. L'écriture alphabétique a remplacé les symboles et les hiéroglyphes de la même sorte que le papyrus et le codex ont été remplacés par le livre grâce à l'invention de l'imprimerie par Gutenberg.

Aujourd'hui, le livre est menacé par les nouvelles technologies qui se développent à une vitesse inattendue. Les multimédia nous proposent un autre moyen que le support imprimé pour la communication et la transmission culturelle : l'hypertexte. Nous analyserons les repercussions que cette nouvelle forme a dans le domaine littéraire après avoir donné un aperçu général à propos du concept de « hypertexte ». Il nous intéresse spécialement de signaler ce que l'hypertexte apporte aux concepts actuels d'auteur et de lecteur ainsi qu'à l'application des nouvelles technologies dans la traduction littéraire.

### 1. L'hypertexte : vers une évolution du concept

Le mot « hypertexte » naît en 1965 grâce à Theodor Holm Nelson, mais l'idée avait déjà été lancée avant cette date.

En 1940, Vannevar Bush, mathématicien et physicien, conçoit le *MEMEX* (Memory Extender), système d'archive, de bibliothèque mécanisée, un dispositif où stocker des livres et des documents, de manière à pouvoir y accéder rapidement. Ce qui rapproche le *MEMEX* de l'hypertexte actuel est l'indexation associative.

Chaque élément d'information peut en sélectionner un autre de manière immédiate et automatique. Il appartient à l'utilisateur de relier les informations, d'enregistrer les chemins qu'il a définis et de leur donner un nom qui les identifie. L'utilisateur peut non

seulement se déplacer à travers les informations selon ses besoins en suivant les parcours les plus utiles, mais aussi ajouter des annotations et des commentaires aux matériaux consultés<sup>2</sup>.

Bush arrive à établir cette indexation après avoir étudié les associations d'idées de l'esprit humain, établies grâce aux réseaux de neurones du cerveau. Malgré les efforts de Bush, ce projet reste sur le plan théorique à cause du manque de développement technique nécessaire. En tout cas, le *MEMEX* constitue un « véritable ancêtre des hypertextes tels qu'on les connaît aujourd'hui »<sup>3</sup>.

Parmi les chercheurs du projet AUGMENT (années soixante, université Stanford) se trouve Douglas Engelbart. Dans son centre de recherche, on expérimentait par exemple, avec le multifenêtrage d'écran et les liens associatifs entre des données. Engelbart invente la *souris*, un interface de pointage électronique qui sera très utile pour le maniement de l'ordinateur et l'accès aux hypertextes.

Le projet AUGMENT propose *NLS (oN Line System)*, un dispositif expérimental qui servait aux chercheurs pour l'archivage de leurs articles. Il ne s'agit pas d'un véritable hypertexte, mais il en possède certaines caractéristiques, par exemple, le *NLS* propose des « filtres de points de vue » afin de sélectionner l'information voulue dans la base de données textuelles.

Le *MEMEX* et le *NLS* sont une espèce de préhistoire de l'hypertexte, prédécesseurs du projet *Xanandu*, où Nelson veut concrétiser sa nouvelle idée : l'hypertexte.

*Xanandu* prétendait réunir la quasi-totalité des ouvrages de tout genre publiés dans le monde. L'utilisateur pourrait accéder par réseau à toutes ces œuvres, les annoter, les organiser à sa préférence.

Con dicha palabra [hypertexte], Nelson pretendía describir las peculiaridades de un proyecto denominado Xanandu, basado en una idea de literatura « instantánea », un sistema de signos interdependientes hecho posible por la tecnología informática. Dicho sistema se configuraba como un espacio interactivo y reticular de manipulación,

---

<sup>1</sup> DE LAS HERAS, A., *Navegar por la información*, Madrid, Fundesco, 1991, p. 49.

<sup>2</sup> LAUFER et SCAVETTA, *Texte, hypertexte, hypermédia*, Paris, Presse Universitaires de France, 1992, p. 40.

asociación y lectura de informaciones. De acuerdo con dicha configuración, cada uno de los nudos, es decir, cada *ítem* informativo [...] se conecta conecta con otros nudos a través de una serie de vínculos (*links*) que no son de tipo lineal sino reticular y multidimensional<sup>4</sup>.

La structure non séquentielle qui en résulte permet à chaque utilisateur de choisir un parcours différent, personnel.

À partir de Nelson, les chercheurs et la critique ont essayé de comprendre ce que l'hypertexte signifie pour la société actuelle, hypermédiatique. Les définitions se suivent.

Selon Pierre Lévy, l'hypertexte possède six caractéristiques propres :

- 1) Principio de metamorfosis (la red se construye y negocia continuamente).
- 2) Principio de heterogeneidad (nudos y vínculos de la red hipertextual son heterogéneos, es decir, multimediales).
- 3) Principio de multiplicidad y de fractalidad (cada nudo o lazo puede ser analizado asimismo como una red).
- 4) Principio de exterioridad (la red no tiene unidad orgánica ni motor interno sino que crece y disminuye sobre la base de estímulos externos).
- 5) Principio de topología (todo lo que se desplaza debe servirse de la red hipertextual, transformándola. La red no está en el espacio, *es* el espacio).
- 6) Principio de movilidad de los centros (la red tiene múltiples centros simultáneos)<sup>5</sup>.

Laufer et Scavetta proposent une définition d'hypertexte beaucoup plus synthétique :

Un hypertexte est un ensemble de données textuelles numérisées sur un support électronique, et qui peuvent se lire de diverses manières. Les données sont réparties en éléments ou noeuds d'information – équivalents à des paragraphes. Mais ces éléments, au lieu d'être attachés les uns aux autres comme les wagons d'un train, sont marqués par des liens sémantiques, qui permettent de passer de l'un à l'autre lorsque l'utilisateur les active<sup>6</sup>.

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>4</sup> SANTOS UNAMUNO, E., *Laberintos de papel: Jorge Luis Borges e Ítalo Calvino en la era digital*, Cáceres, Universidad de Extremadura, 2002, p. 154.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 154-155.

<sup>6</sup> LAUFER et SCAVETTA, *op. cit.*, p. 3.

Parmi d'autres études, nous signalons ici celles que Landow a faites à propos de l'hypertexte. Il est professeur de Langue Anglaise et d'Histoire de l'Art à l'Université Brown. Très intéressé par le phénomène multimédia, il a écrit des ouvrages concernant l'hypertexte.

En 1992, Landow publie *Hypertexte. The convergence of contemporary critical theory and technology*<sup>7</sup>. Dans les pages de cet ouvrage, Landow montre au lecteur la nouvelle technologie informatique en tant que moyen révolutionnaire de publication et le rôle de nouveaux textes électroniques interactifs dans notre société. Pour ce faire, Landow indentifie et expose les répercussions que ce nouveau moyen peut avoir dans tous les domaines reliés aux lettres, car l'hypertexte et la multimédia supposent une véritable révolution conceptuelle par rapport aux moyens d'expression établis, notamment le livre, le texte imprimé.

Une grande partie de la critique spécialisée considère que l'hypertexte est destiné à être le remplaçant du texte imprimé dans tous les domaines (littérature, philosophie, pédagogie, droit, etc.). Nous allons centrer notre intérêt dans le littéraire.

## **2. Littérature et hypertexte**

L'hypertexte naît au XXe siècle, au moment où Nelson invente le mot. Les nouvelles technologies se montrent comme un élément clé pour l'apparition de ce nouveau moyen hypermédiatique. Pourtant, nous ne pouvons pas oublier que dans la littérature il a déjà existé une sorte d'hypertextualité, éloignée des technologies actuelles mais qui possède le caractère hypermédiatique de l'hypertexte.

Carlos Moreno Hernández<sup>8</sup> propose une vision de littérature hypermédiatique avant l'invention de l'imprimerie. L'hypertexte actuel se révèle donc comme un retour aux sources littéraires. Il nous semble donc pertinent d'analyser cette conception de la littérature.

---

<sup>7</sup> Nous avons consulté la traduction espagnole de Patrick Ducher: *Hipertexto. La convergencia de la teoría crítica contemporánea y la tecnología*, Barcelona, Paidós, 1995.

<sup>8</sup> *Literatura e hipertexto. De la cultura manuscrita a la cultura electrónica*, Madrid, UNED, 1998.

L'idée actuelle de « littérature » est héritière du XIXe siècle, lorsque la littérature devient un ensemble d'oeuvres écrites reconnues par la critique comme littéraires du moment qu'elles présentent des caractéristiques esthétiques remarquables. Il s'agit du résultat de l'invention de l'imprimerie : lorsque un livre devient une oeuvre finie, complète, on peut en faire facilement des copies exactes grâce à la machine de Gutenberg. Au moment où un livre est lu, l'oralité, dont la littérature dépendait avant le texte imprimé, disparaît. La lecture suppose un acte individuel, silencieux, du début à la fin sans altérer l'ordre de la narration.

La littérature avant l'imprimerie supposait un processus tout à fait différent. Elle apparaît lorsque l'oralité propre à la tradition culturelle d'un peuple devient parole écrite, spécialement si l'écriture est alphabétique, c'est-à-dire phonétique, car ce type de graphies représente plus fidèlement l'oralité que d'autres écritures symboliques.

Con ello abandonamos el estadio de la oralidad primaria y entramos en el de la oralidad secundaria, hipertextual et hipermediática, en cuanto que integra medios diversos, visuales y acústicos, actos textuales y actos de habla, que es lo que ocurre por primera vez en Grecia<sup>9</sup>.

Cette « oralité secondaire » apparaît donc pour la première fois en Grèce. Ce que nous appelons aujourd'hui « littérature grecque » est l'ensemble d'ouvrages qui à l'époque jouaient le rôle de « continuité de l'oralité ». Avant l'arrivée du texte imprimé, la littérature a eu besoin de l'expression orale et d'autres moyens visuels et acoustiques. Parmi les causes de ce phénomène se trouvent l'analphabétisme et le manque de moyens de diffusion.

L'invention de Gutenberg s'installe petit à petit. Ainsi, nous ne pouvons pas utiliser notre conception actuelle de littérature pour les oeuvres du XVIe siècle et du XVIIe siècle, puisque l'oralité et l'écriture sont encore unies par de forts liens.

Les Histoires de la Littérature apparaissent au XIXe siècle, lorsque s'impose le désir de canoniser les textes qui existent déjà. Le Romantisme et l'idée de « littérature nationale » y jouent un rôle important, bien que la tendance à classer les oeuvres était déjà présente avant la révolution romantique. Les textes, diffusés grâce à l'imprimerie, arrivent aux mains des chercheurs du XIXe siècle, qui choisissent les auteurs et les

oeuvres qu'il faut considérer « littéraires ». Ce choix semble parfois aléatoire. Dans les Histoires de la Littérature parues en Espagne au cours du XIXe siècle, il existe des différences parmi les textes et les écrivains choisis. Ainsi,

en la *Historia* de Bouterwek, de principios del siglo XIX, no se incluyen ni el *Guzmán de Alfarache*, ni Santa Teresa, ni Feijoo ; [...] en la *Historia* de Ticknor (1849) San Juan de la Cruz es citado sólo de pasada como poeta menor, lo mismo que ocurre en la del hispanista francés Baret en 1863, quien apenas menciona escritor alguno de valor para el siglo XIX, ni siquiera a Larra y Espronceda ; y el mismo *Quijote* no es recuperado o reinventado como novela hasta los románticos alemanes y, en España, hasta Galdós<sup>10</sup>.

Ces écrivains (très estimés aujourd'hui) ont été oubliés au XIXe s., qu'est-ce qui nous empêcherait de penser qu'il existe d'autres auteurs et d'autres ouvrages remarquables qui n'ont pas leur place dans les Histoires littéraires ? Le canon littéraire change, évolue d'une façon continue. De ce point de vue, la littérature elle-même serait un énorme hypertexte, un ensemble de liens où les textes « canonisés » sont les axes provisoires du réseau qui établit de multiples connexions entre eux dans leurs différentes versions, lectures, commentaires... enfin, une spirale sans limites.

La perte de l'hypertextualité en littérature est due à l'apparition du texte imprimé, fixé, sans possibilité de changement. Depuis le XIXe s. il restait seulement la « textualité », c'est-à-dire le texte, les paragraphes qui se suivent du début à la fin, qui guident le lecteur. Aujourd'hui, les nouvelles technologies mettent en question le texte écrit et lancent l'hypertexte, un moyen d'expression hypermédiatique qui retourne aux sources de la littérature. La différence avec l'ancienne hypertextualité est imposée par le développement technique de notre époque.

## 2.1. Texte et Hypertexte

Le texte, dans un sens traditionnel, peut être défini comme « la forma de organizar la información en dos dimensiones, a lo largo del plano del volumen de página y en una forma lineal o jerárquica »<sup>11</sup>. L'idée de « hiérarchie » apparaît dans la

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 19.



définition. La hiérarchie suppose qu'un lien entre des textes est possible, mais l'un de ces textes est plus important que les autres, qui dépendent du premier pour exister. Il ne s'agit donc pas d'hypertextualité, puisque, comme affirme Landow<sup>12</sup>, « una de las características fundamentales del hipertexto es estar compuesto de cuerpos de textos concetados, aunque sin eje primario de organización ». Un exemple de connexion hiérarchique dans un texte linéaire (traditionnel) serait une édition critique d'une oeuvre : le texte original apparaît comme l'axe central tandis que les notes sont au service du texte principal. Dans un tel ouvrage, la grosseur des lettres de ces notes en bas de page ou à la fin du texte est plus petite, ce qui montre l'infériorité par rapport au texte principal.

Le texte traditionnel est donc bidimensionnel, tandis que l'hypertexte en multiplie les dimensions. Pour recréer cette idée pluridimensionnelle, de las Heras<sup>13</sup> emploie l'analogie de plans qui se croisent avec d'autres plans. Si chaque plan représente un texte, l'itinéraire de lecture se multipliera au moment où deux ou plusieurs plans coïncident.

¿Cómo podríamos imaginarnos un texto en tres dimensiones ? Fijémonos en la página que tenemos ahora delante de nosotros ; al llegar a una determinada palabra del texto [...], el discurso de lectura podría continuar por esta superficie o seguir otro que se abre a partir de ese punto, pero por una página que fuera un plano perpendicular al de la página que leemos ahora. De haber seguido por el otro camino ya no estaríamos leyendo las líneas en que ahora estamos. [...] Pero a la vez por este nuevo plano de lectura pueden cruzarse otros nuevos planos perpendiculares. Esta podría ser una imagen asequible, pero naturalmente muy simple, [...] de un *hipertexto*<sup>14</sup>.

Il faut signaler que dans la littérature il existe des oeuvres non-linéaires, où le lecteur se trouve à un moment donné devant la possibilité de suivre plusieurs itinéraires de lecture. On peut considérer que ces textes ont des caractéristiques de l'hypertexte, mais il ne serait pas tout à fait juste de les considérer comme tels puisqu'ils restent enfermés dans la double dimension de la page écrite et le lien entre les différents

---

<sup>12</sup> LANDOW, *op. cit.*, p. 24.

<sup>13</sup> DE LAS HERAS, A., *op. cit.*, pp. 84 et ss.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 84.

itinéraires se fait d'une façon analogique (c'est-à dire le lien n'est pas immédiat, le lecteur doit trouver le nouveau texte dans les pages du livre).

Dans l'hypertexte (informatique), nous nous trouvons face à la disparition des hiérarchies du texte classique, car « en todos los sistemas hipertextuales el lector puede escoger su propio centro de investigación o experiencia »<sup>15</sup> ce qui veut dire qu'il ne reste pas enfermé dans une organisation établie (hiérarchie).

D'autre part, la non-linéarité atteint sa plus grande expression dans l'hypertexte. La vitesse, la fluidité, la simultanéité, l'ubiquité, l'interaction et la multimédialité de celui-ci rendent possible l'interconnexion des textes à un même niveau, sans hiérarchies.

De la même façon que le texte imprimé a pris son temps pour s'installer dans la société, le passage du texte à l'hypertexte se fait d'une façon progressive. Depuis l'invention du mot par Nelson, certains auteurs se lancent vers la création hypertextuelle avec l'aide de techniciens et d'informaticiens. Mais nous sommes encore loin de la disparition des publications des textes écrits. Une première phase dans le processus est l'apparition des « livres électroniques » et des versions virtuelles des journaux et des magazines sur internet (le réseau hypertextuel par excellence). Néanmoins, dans le premier cas nous nous trouvons devant un texte sur l'écran de l'ordinateur qui est égal au texte original écrit ; dans le deuxième cas, le texte est réduit à une version d'un original sans lequel elle n'existerait pas.

Landow analyse l'adaptation hypertextuelle de *In Memoriam*, de Tennyson, oeuvre à laquelle il attribue la caractéristique de « protohypertextualité » :

Creando una poesía no lineal de fragmentos, Tennyson guía al lector de *In Memoriam* del pesar y la desesperación a la esperanza y la fe pasando por la duda [...]. *In memoriam* ofrece fragmentos entrelazados con docenas de imágenes y motivos e informados por un igual número de resoluciones, principales y secundarias<sup>16</sup>.

De las Heras, dans *Navegar por la información*, révèle au lecteur que le texte qu'il lit est la version imprimé d'un hypertexte : « Es ya el momento de que el lector lo

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>16</sup> *Ibid.*, pp. 53-56.

sepa. Este libro es la versión textual de un hipertexto que trata sobre lo que estamos leyendo »<sup>17</sup>.

Aarseth<sup>18</sup> signale *Afternoon, a story* de Michael Joyce comme le possible premier hypertexte littéraire.

Nous pourrions continuer à donner des exemples d'hypertextes, mais nous aurons toujours le même reproche à faire : ils s'agit d'unités fermées, isolées ; un hypertexte n'a pas d'interconnexion avec un autre et cela le rapproche du livre. Il reste donc un grand chemin à parcourir avant d'arriver à ce que les plus optimistes augurent : « una red de elementos en constante evolución, a la fin y a la postre un gran y único libro »<sup>19</sup>.

Nous avons vu comment le texte imprimé a remplacé le manuscrit. Il est peut-être temps que l'on considère la possibilité que l'hypertexte est destiné à se substituer au texte imprimé. Cela serait l'évolution logique provoquée par le développement des technologies actuelles. Les nouvelles manifestations littéraires réalisées grâce à des moyens technologiques nous montrent que le texte cède sa place petit à petit à l'hypertexte. Les moyens de diffusion changent, l'écran de l'ordinateur se veut indispensable. Il reste à voir comment les rôles d'auteur et de lecteur évoluent dans ce processus.

## 2.2. Auteur et lecteur dans la littérature hypertextuelle

De nos jours, il existe des différences établies entre l'auteur et le lecteur. Le premier est celui qui produit une oeuvre, qui l'écrit pour en faire un tout fermé que le deuxième lira par la suite. Le contact de l'un avec l'autre se fait rarement. Le lecteur pourra seulement concevoir une interprétation personnelle du texte lu et, à la limite, mettre ses conclusions par écrit pour devenir lui-même auteur d'une autre oeuvre.

Cette différence auteur/lecteur s'établit comme conséquence de l'apparition du texte imprimé : « la imprenta acaba poco a poco con la difusión hipermediática de los textos de la cultura manuscrita y los reduce propiamente a obras, proveyéndolas de su marca de identificación autorial »<sup>20</sup>. Le sens de la propriété de l'ouvrage écrit et celui de

---

<sup>17</sup> DE LAS HERAS, *op. cit.*, p. 88.

<sup>18</sup> AARSETH, « No linealidad y teoría literaria », in LANDOW (ed.), *op. cit.*, pp. 90 et ss.

<sup>19</sup> SANTOS UNAMUNO, E., *Ibid.*, p. 158.

<sup>20</sup> MORENO, *op. cit.*, p. 30.

l'originalité de l'auteur vont permettre l'isolation des textes ; un texte sera conçu comme « el pensamiento definitivo de su autor »<sup>21</sup>.

Jadis, les textes de la culture manuscrite circulaient librement. Il suffisait de copier un texte pour obtenir un autre exemplaire. Quiconque pouvait le faire, à condition de savoir écrire. La liberté du copiste lui permet de reprendre le texte original pour changer des éléments. Cela est assez fréquent au Moyen Âge, époque où l'on trouve souvent des versions différentes d'un texte racontant la même histoire. La nouvelle version peut être considérée comme une sorte de collaboration permise et parfois demandée<sup>22</sup> par l'auteur.

La manipulation volontaire d'un texte était une réalité tout à fait normale pendant le Moyen Âge. À partir de la fin du XVIIIe siècle, le fait de changer quoi que ce soit devient une trahison au texte originaire : le concept d'auteur exprimant ses pensées dans une unité fermée inaltérable a pris finalement sa place dans la société.

On peut dire que, avant le texte imprimé, le rôle d'auteur se rapprochait de celui de lecteur, puisque ce dernier avait le droit de reformer le texte original. Or, de la même manière que le texte imprimé définit le nouveau rôle de l'auteur, il va aussi limiter celui du lecteur.

Le lecteur était la personne qui lisait un texte pour le transmettre à d'autres personnes mais aussi celle qui recopie un texte pour en obtenir un autre exemplaire. Le développement du texte imprimé comme une unité fermée rend propice la lecture silencieuse et individuelle au même temps qu'il évite la manipulation du texte originaire. Celle-ci est l'actuelle conception de « lecteur ».

Les nouvelles technologies rendront possible un retour un arrière, étant donné que, comme le signale Landow, « el hipertexto difumina las fronteras entre lector y escritor »<sup>23</sup>. L'hypertexte permet aux écrivains et aux chercheurs de mettre leurs idées en commun, de connecter des données ou même de noter des textes qui existent déjà. Le lecteur, sans changer les textes proposés dans l'hypertexte, pourra ajouter ses conclusions, et deviendra en quelque sorte co-auteur de l'hypertexte.

---

<sup>21</sup> *Ibidem*.

<sup>22</sup> Nous rappelons la fin du *Libro del Buen Amor*, de Juan Ruiz, où il autorise la modification de son récit: « Cualquier omne que l'oya, si bien trovar sopiere/puede i más añadir e emendar si quisiere ».

<sup>23</sup> LANDOW, *op. cit.*, p. 17.

### 3. La traduction littéraire et les nouvelles technologies

Se olvida a menudo que la traducción es también una forma de relacionar textos, y contextos, en diversos grados, desde el texto origen hasta el texto final, por medio de mecanismos de transferencia, descodificadores y codificadores, empezando por el cerebro del traductor<sup>24</sup>.

La traduction est, donc, un fait hypertextuel, puisque il s'agit de passer d'un texte à un autre, tout en créant un lien entre une culture et une autre. D'ailleurs, le texte traduit s'intègre dans la littérature du pays de réception puisqu'il s'agit d'un texte original dans la langue utilisée par le traducteur.

Or, pour bien achever la tâche traductrice, il faut plus que le texte original. Le traducteur doit tenir compte de tout le bagage culturel contenu dans le texte de départ. Il doit contextualiser le texte, le placer par rapport à un espace et un temps précis. Afin d'obtenir toutes ces informations, le traducteur devra se servir d'autres textes. Il s'agit d'un autre aspect de l'hypertextualité de la traduction.

Les essais de trouver un moyen technologique capable de mener à bon terme des traductions littéraires se multiplient pendant le XXe s. L'arrivée des ordinateurs vers la fin des années quarante permet les expériences avec des « machines à traduire »<sup>25</sup>.

Aujourd'hui, on parle de Traduction Assistée par Ordinateur (T.A.O.), c'est-à-dire le traducteur (personne humaine) peut se servir des nouvelles technologies pour accomplir son travail. Le lien traduction-hypertexte semble évident selon Moreno<sup>26</sup>. La traduction assistée par ordinateur pourra se servir de l'hypertexte, étant donné que celui-ci est basé sur la construction d'une structure complexe de liens qui feront allusion non seulement à la langue (sous forme de dictionnaire, de grammaire, etc.) mais aussi à la culture dans un sens vaste (encyclopédies, histoires culturelles, etc.).

Une autre façon de se servir des nouvelles technologies pour accomplir la tâche traductrice est le recours à la Traduction Automatique (T.A.).

Schématiquement, elle utilise la puissance de calcul de l'ordinateur pour analyser la structure de chaque énoncé, ou phrase, du texte à traduire (texte source), décomposer

---

<sup>24</sup> MORENO, *op. cit.*, p. 117.

<sup>25</sup> « Máquinas de traducir », expression utilisée par Moreno in *op. cit.*, p. 188.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 121.

cette structure en éléments aisément traduisibles, et recomposer un énoncé de même sens dans la langue cible, en recourant à des dictionnaires plurilingues extrêmement volumineux, à des outils d'analyse et de génération de structures ainsi qu'à des corpus de textes déjà traduits<sup>27</sup>.

Grâce à la T.A., on peut rêver des traductions immédiates. Il suffirait d'introduire un texte pour en obtenir la traduction dans la langue choisie. Mais l'expérience nous montre que les logiciels de T.A. sont encore loin de nous offrir une traduction correcte ou même « lisible ». On peut trouver quelques raisons de cet échec si l'on observe ce que la traduction exige du traducteur :

La traduction humaine peut se décomposer en trois étapes : la compréhension du message en langue source, la transposition de la teneur du message en langue cible et la formulation du message selon les règles de la langue cible<sup>28</sup>.

D'abord, il faut, donc que l'ordinateur puisse comprendre le texte à traduire, c'est-à-dire que celui-ci doit être « dépourvu de toute ambiguïté, n'utilisant que des termes contenus dans le dictionnaire de la machine, et toujours chargés du même sens »<sup>29</sup>. Évidemment, dans toutes les langues il existe des mots ayant plus d'une signification. En plus, les auteurs introduisent souvent dans leurs textes des métaphores, ce qui rend encore plus difficile la possible compréhension du texte par la machine.

Jusqu'au moment où l'ordinateur ne comprendra pas entièrement un texte (la langue, la grammaire, la contextualisation sociale, culturelle, etc.), nous obtiendrons des résultats qui ne sont pas la traduction souhaitée. Nous voulons illustrer cela avec un exemple : nous avons utilisé deux logiciels de T.A. disponibles sur internet, Systran et Reverso, pour traduire des fragments du conte fantastique *La mujer alta* de Pedro Antonio de Alarcón.

Fragment extrait de l'original :

¡Qué sabemos! Amigos míos..., ¡qué sabemos! -exclamó Gabriel, distinguido ingeniero de Montes, sentándose debajo de un pino y cerca de una fuente, en la cumbre del Guadarrama, a legua y media de El Escorial, en el límite divisorio de las provincias de

---

<sup>27</sup> <http://www.fxm.ch/Fr/Langues-Traduction/TraductionOrdinateur.fr.htm>

<sup>28</sup> <http://www.univ-tlse2.fr/grijl/TAL/TRAD/TRADAUTO1.htm>

Madrid y Segovia; sitio y fuente y pino que yo conozco y me parece estar viendo, pero cuyo nombre se me ha olvidado-. Sentémonos, como es de rigor y *está escrito...*, en nuestro programa -continuó Gabriel, a descansar y hacer por la vida en este ameno y clásico paraje, famoso por la virtud digestiva del agua de ese manantial y por los muchos borregos que aquí se han comido nuestros ilustres maestros don Miguel Rosch, don Máximo Laguna, don Agustín Pascual y otros grandes naturalistas; os contaré una rara y peregrina historia en comprobación de mi tesis..., reducida a manifestar, aunque me llaméis oscurantista, que en el globo terráqueo ocurren todavía cosas sobrenaturales: esto es, cosas que no caben en la cuadrícula de la razón, de la ciencia ni de la filosofía, tal y como hoy se entienden (o no se entienden) semejantes, *palabras, palabras y palabras*, que diría Hamlet...

Voici les traductions obtenues pour ce fragment :

SYSTRAN (<http://www.systransoft.com>):

Que nous savons ! Amis les mien..., que nous savons ! - s'est exclamé Gabriel, distingué ingénieur de Montagnes, en convenant sous un pin et près d'une source, dans le sommet du Guadarrama, à legua et à moyenne de l'Escorial, dans la limite de division des provinces Madrid et de Ségovie ; emplacement et source et pin que je connais et moi paraît être voir, mais dont le m'on nom a oublié -. Sentémonos, comme il est de rigueur et est écrit..., dans notre programme - a continué Gabriel, à reposer et faire par la vie dans cet endroit agréable et classique, célèbre par la vertu digestive de l'eau de cette source et par nombreux borregos qu'on a ici mangé notre illustres de maître cadeau Miguel Rosch, cadeau Maximal Lacune, cadeau Agustín Pascal et d'autres grands naturalistes ; je vous compterai et un pèlerin rare histoire en vérification de ma thèse..., réduite à manifester, même si vous m'appelez oscurantista, qui dans le globe terráqueo arrivent encore choses surnaturelles : c'est-à-dire, tu couds qu'ils n'entrent pas dans il elle quadrille de la raison, de la science ni de la philosophie, comme on comprend aujourd'hui (ou ne sont pas compris) ressemblances, mots, mots et mots, que dirait Hamlet...

REVERSO (<http://www.reverso.com/textonly/default.asp>)

Ce que nous savons (connaissons)! Mes amis ..., que nous savons (connaissons)! - a là hurlé Gabriel, a distingué l'ingénieur de Supports, s'asseyant sous un pin et près d'une source (la fontaine), au sommet du Guadarrama, à la ligue et demie d'El Escorial, dans la

---

<sup>29</sup> <http://www.fxm.ch/Fr/Langues-Traduction/TraductionOrdinateur.fr.htm>

limite se divisant des provinces(domaines) de Madrid et Segovia; le site (la place) et la source (la fontaine) et le pin que je sais(connais) et cela (il, elle) me semble pour voir, mais dont (que) le nom m'a oublié-. Sentémonos, puisce qui a de rigueur et est écrite ..., dans notre programme - Gabriel continu, au repos et le faire pour la vie en cette place plaisante et classique, célèbre de la vertu digestive de l'eau de ce printemps et pour beaucoup d'agneaux qui ici ont là fini nos enseignants illustres Don Michel Rosch, Don Máximo Laguna, Don Agust í N Pascual et d'autres grands naturalistes ; Je vous dirai une histoire (étrange) et exotique rare dans la vérification de ma thèse ..., réduit à la manifestation, quoique vous me deviez appeler obscurantist, qui dans le globe terrestre arrive toujours (encore) des choses surnaturelles : c'est, des choses qu'ils n'adaptent pas dans le modèle de squared de la raison, de la science pas de la philosophie, tel et comme aujourd'hui ils se comprennent (ou ils ne se comprennent pas) semblable, des mots, des mots et des mots, que l'Hamlet dirait...

Remarques à propos de ces traductions:

En ce qui concerne la traduction réalisée par Systran, les erreurs abondent, comme nous pouvons le constater dès sa première lecture. Parmi d'autres, nous signalons ici :

a) La méconnaissance d'un mot force le logiciel à ne pas le traduire : « legua », « borregos », « oscurantista ».

b) Des mots polysémiques dérivent vers un des sens possibles qui résulte erroné : par exemple, « don » (Monsieur) devient « don » (cadeau) : le groupe « don Máximo Laguna » est alors traduit par « cadeau Maximal Lacune » ou « cosas que no caben en la cuadrícula de la razón » par « tu couds qu'ils n'entrent pas dans il elle quadrille de la raison ». Ici, « cosas » est pris dans le sens de « coudre » (du verbe « coser »).

c) Des structures grammaticales erronées tout le long du texte en français, comme celles que nous venons de voir dans l'exemple précédent.

Le résultat proposé par Systran est donc loin d'aboutir à une traduction. Ceci n'est même pas un texte compréhensible dans la langue cible. La traduction de Reverso présente les mêmes problèmes :

a) Non-traduction des mots méconnus. Dans cette traduction, le nombre est plus petit que dans le cas précédent : le seul mot que nous ne trouvons pas traduit est



« Sentémonos ». Comme il s'agit d'un mot qui commence par une lettre capitale, Reverso a sans doute interprété que « Sentémonos » est un nom propre.

b) Des mots traduits en un autre sens : « continuó Grabriel » par « Gabriel continu ». Dans ce cas, le logiciel a confondu la catégorie grammaticale du mot, sans reconnaître l'accent graphique sur le « o », qui montre qu'il s'agit d'un verbe au passé simple.

c) Des structures grammaticales erronées. Cette traduction, tout comme la précédente, est parsemée de structures grammaticales incompréhensibles, par exemple « Gabriel continu, au repos et le faire pour la vie en cette place plaisante et classique, célèbre de la vertu digestive de l'eau de ce printemps et pour beaucoup d'agneaux qui ici ont là fini nos enseignants illustres Don Michel Rosch, Don Máximo Laguna, Don Agustín Pascual et d'autres grands naturalistes ».

Comme Systran, Reverso ne nous propose pas une traduction valable du texte choisi. Il faut encore des découvertes technologiques pour que le T.A. soit véritablement efficace.

La traduction a eu jusqu'à présent besoin de quelqu'un (le traducteur). L'intervention des nouvelles technologies n'a pas encore réussi à dépasser l'élément humain. Avec le développement technologique, l'avenir de la traduction reste incertain. Parmi les actions de création littéraire (après tout, la traduction crée un nouveau texte), la tâche de traduire un texte semble la plus apte à être *absorbée* par des programmes d'ordinateur, tout en excluant l'élément humain. Il suffirait que les chercheurs reproduisent d'une manière efficace le processus que le traducteur humain réalise lors d'un exercice de traduction (la compréhension du message, la transposition de la teneur du message en langue cible et la formulation du message selon les règles de la langue cible).

## **Conclusion**

Parmi toutes les applications des nouvelles technologies dans les différents domaines, nous avons signalé deux de leurs fonctions qui touchent la création littéraire.

D'un côté, elles rendent propice l'apparition de nouvelles façons de transmettre le message écrit. De la même manière que le manuscrit a cédé sa place au texte

imprimé, celui-ci semble aujourd'hui destiné à être mis en cause par une nouvelle forme de création écrite : l'hypertexte. Les rôles d'auteur et de lecteur vont être bouleversés par l'hypertexte, qui a une tendance à éliminer les frontières entre l'un et l'autre.

D'un autre, le développement technique cherche à simplifier la tâche traductrice grâce à la Traduction Assisté par Ordinateur (T.A.O.) et la Traduction Automatique (T.A.). Les résultats des expériences nous montrent que l'agent humain ne peut pas être encore exclu du processus de la traduction.

Aujourd'hui, les questions qui se posent à propos du futur du texte écrit et de la traduction sont nombreuses. Entre ceux qui défendent la création littéraire « traditionnelle » et ceux qui accordent aux nouvelles technologies une espèce de « toute puissance », beaucoup de situations sont possibles. Il faudra attendre pour avoir des réponses.

### ***Bibliographie***

- AARSETH, « No linealidad y teoría literaria », in LANDOW (ed.) *Teoría del hipertexto*, Trad. Patrick Ducher, Barcelona, Paidós, 1997.
- ALARCÓN, P.-A. de, *La mujer alta*, edición crítica de Laura de los Ríos, Madrid, Cátedra, 1984.
- DE LAS HERAS, A., *Navegar por la información*, Madrid, Fundesco, 1991.
- <http://www.fxm.ch/Fr/Langues-Traduction/TraductionOrdinateur.fr.htm>
- <http://www.reverso.com/textonly/default.asp>
- <http://www.systransoft.com>
- <http://www.univ-tlse2.fr/gril/TAL/TRAD/TRADAUTO1.htm>
- LANDOW, *Hipertexto. La convergencia de la teoría crítica contemporánea y la tecnología*, Barcelona, Paidós, 1995.
- LAUFER et SCAVETTA, *Texte, hypertexte, hypermédia*, Paris, Presse Universitaires de France, 1992.
- MORENO, C., *Literatura e hipertexto. De la cultura manuscrita a la cultura electrónica*, Madrid, UNED, 1998.
- SANTOS UNAMUNO, E., *Laberintos de papel: Jorge Luis Borges e Ítalo Calvino en la era digital*, Cáceres, Universidad de Extremadura, 2002.
- SIMONE, R., *La tercera fase. Formas del saber que estamos perdiendo*, Madrid, Taurus, 2000.

*La mujer alta*  
(Cuento de miedo)

I

-¡Qué sabemos! Amigos míos..., ¡qué sabemos! exclamó Gabriel, distinguido ingeniero de Montes, sentándose debajo de un pino y cerca de una fuente, en la cumbre del Guadarrama, a legua y media de El Escorial, en el límite divisorio de las provincias de Madrid y Segovia;

sitio y fuente y pino que yo conozco y me parece estar viendo, pero cuyo nombre se me ha olvidado-. Sentémonos, como es de rigor y *está escrito* ... , en nuestro programa - continuó Gabriel-, a descansar y hacer por la vida en este ameno y clásico paraje, famoso por la virtud digestiva del agua de ese manantial y por los muchos borregos que aquí se han comido nuestros ilustres maestros don Miguel Rosch, don Máximo Laguna, don Agustín Pascual y otros grandes naturalistas; os contaré una rara y peregrina historia en comprobación de mi tesis..., reducida a manifestar, aunque me llaméis oscurantista, que en el globo terráqueo ocurren todavía cosas sobrenaturales: esto es, cosas que no caben en la cuadrícula de la razón, de la ciencia ni de la filosofía, tal y como hoy se entienden (o no se entienden) semejantes, *palabras, palabras y palabras*, que diría Hamlet...

Enderezaba Gabriel este pintoresco discurso a cinco sujetos de diferente edad, pero ninguno joven, y sólo uno entrado ya en años; también ingenieros de Montes tres de ellos, pintor el cuarto y un poco literato el quinto; todos los cuales habían subido con el orador, que era el mas pollo, en sendas burras de alquiler, desde el Real Sitio de San Lorenzo, a pasar aquel día herborizando en los hermosos pinares de Peguerinos, cazando mariposas por medio de mangas de tul, cogiendo coleópteros raros bajo la corteza de los pinos enfermos y comiéndose una carga de víveres fiambres pagados a escote. Sucedió esto en 1875, y era en el rigor del estío; no recuerdo si el día de Santiago o el de San Luis... Inclínome a creer en el de San Luis. Como quiera que fuese, gozábase en aquellas alturas de un fresco delicioso, y el corazón, el estómago y la inteligencia funcionaban allí mejor que en el mundo social y la vida ordinaria...

Sentado que se hubieron los seis amigos, Gabriel continuó hablando de esta manera: - Creo que no me tacharéis de visionario... Por fortuna o desgracia mía, soy, digámoslo así, un hombre a la moderna, nada supersticioso, y tan *positivista* como el que mas, bien que incluya entre los datos *positivos* de la Naturaleza todas las misteriosas facultades y emociones de mi alma en materias de sentimiento... Pues bien: a propósito de fenómenos sobrenaturales o *extranaturales*, oíd lo que yo he oído y ved lo que yo he visto, aun sin ser el verdadero héroe de la singularísima historia que voy a contar; y decidme en seguida que explicación terrestre, física, natural, o como queramos llamarla, puede darse a tan maravilloso acontecimiento.

El caso fue como sigue... ¡A ver! ¡Echar una gota, que ya se habrá refrescado el *pellejo* dentro de esa bullidora y cristalina fuente, colocada por Dios en esta pinífera cumbre para enfriar el vino de los botánicos!

II

-Pues, señor, no se si habréis oído hablar de un ingeniero de Caminos llamado Telesforo X .... que murió en 1860.

-Yo no...

-¡Yo sí!

-Yo también: un muchacho andaluz, con bigote negro, que estuvo para casarse con la hija del marques de Moreda..., y que murió de ictericia ...

-¡Ese mismo! -continuó Gabriel-. Pues bien: mi amigo Telesforo, medio año antes de su muerte, era todavía un joven brillantísimo, como se dice ahora. Guapo, fuerte, animoso, con la aureola de haber sido el primero de su promoción en la Escuela de Caminos, y acreditado ya en la práctica por la ejecución de notables trabajos, disputábasele varias empresas particulares en aquellos años de oro de las obras públicas, y también se lo disputaban las mujeres por casar o mal casadas, y, por supuesto, las viudas impenitentes, y entre ellas alguna muy buena moza que... Pero la tal viuda no viene ahora a cuento, pues a quien Telesforo quiso con toda formalidad fue a su citada novia, la pobre Joaquinita Moreda, y lo otro no pasó de un amorío puramente *usufructuario*...

¡Señor don Gabriel, al orden!

-Si ... , si, voy al orden, pues ni mi historia ni la controversia pendiente se prestan a chanzas ni donaires. Juan échame otro medio vaso... ¡Bueno está de verdad este vino! Conque atención y poneos serios, que ahora comienza lo luctuoso. Sucedió, como sabréis los que la conocisteis, que Joaquina murió de repente en los baños de Santa Agueda al fin del verano de 1859... Hallábame yo en Pau cuando me dieron tan triste noticia, que me afectó muy especialmente por la íntima amistad que me unía a Telesforo... A ella sólo le había hablado una vez, en casa de su tía la generala López, y por cierto que aquella palidez azulada, propia de las personas que tienen una aneurisma, me pareció desde luego indicio de mala salud... Pero, en fin, la muchacha valía cualquier cosa por su distinción, hermosura y garbo; y como además era hija única de título, y de título que llevaba anejos algunos millones, conocí que mi buen matemático estaría inconsolable... Por consiguiente, no bien me hallé de regreso en Madrid, a los quince o veinte días de su desgracia, fui a verlo una mañana muy temprano a su elegante habitación de mozo de casa abierta y de jefe de oficina, calle del Lobo... No recuerdo el número, pero sí que era muy cerca de la Carrera de San Jerónimo.

Contristadísimo, bien que grave y en apariencia dueño de su dolor, estaba el joven ingeniero trabajando ya a aquella hora con sus ayudantes en no sé qué proyecto de ferrocarril, y vestido de riguroso luto. Abrazóme estrechísimamente y por largo rato, sin lanzar ni el más leve suspiro; dio en seguida algunas instrucciones sobre el trabajo pendiente a uno de sus ayudantes, y condújome, en fin, a su despacho particular, situado al extremo opuesto de la casa, diciéndome por el camino con acento lúgubre y sin mirarme:

-Mucho me alegro de que hayas venido... Varias veces te he echado de menos en el estado en

que me hallo... Ocúrreme una cosa muy particular y extraña, que sólo un amigo como tu podría oír sin considerarme imbécil o loco, y acerca de la cual necesito oír alguna opinión serena y fría como la ciencia... Siéntate... -prosiguió diciendo, cuando hubimos llegado a su despacho-, y no temas en manera alguna que vaya a angustiarte describiéndote el dolor que me aflige, y que durará tanto como mi vida... ¿Para qué? ¡Tu te lo figurarás fácilmente a poco que entiendas de cuitas humanas, y yo no quiero ser consolado ni ahora, ni después, ni nunca! De lo que te voy a hablar con la detención que requiere el caso, o sea tomando el asunto desde su origen, es de una circunstancia horrenda y misteriosa que ha servido como de agüero infernal a esta desventura, y que tiene conturbado mi espíritu hasta un extremo que te dará espanto ...

-¡Habla! -respondi yo, comenzando a sentir, en efecto, no se qué arrepentimiento de haber entrado en aquella casa, al ver la expresión de cobardía que se pintó en el rostro de mi amigo. -Oye... -repuso él, enjugándose la sudorosa frente.

### III

-No se si por fatalidad innata de mi imaginación, o por vicio adquirido al oír alguno de aquellos cuentos de vieja con que tan imprudentemente se asusta a los niños en la cuna, el caso es que desde mis tiernos años no hubo cosa que me causase tanto horror y susto, ya me la figurara mentalmente, ya me la encontrase en realidad, como una mujer sola, en la calle, a las altas horas de la noche.

Te consta que nunca he sido cobarde. Me batí en duelo, como cualquier hombre decente, cierta vez que fue necesario, y recién salido de la Escuela de Ingenieros, cerré a palos y a tiros en Despeñaperros con mis sublevados peones, hasta que los reduje a la obediencia. Toda mi vida, en Jaén, en Madrid y en otros varios puntos, he andado a deshora por la calle, solo, sin armas, atento únicamente al cuidado amoroso que me hacía velar, y si por acaso he topado con bultos de mala catadura, fueran ladrones o simples perdonavidas, a ellos les ha tocado huir o echarse a un lado, dejándome libre el mejor camino... Pero si el bulto era una mujer sola, parada o andando, y yo iba también solo, y no se veía más alma viviente por ningún lado... entonces (ríete si se te antoja, pero créeme) poníaseme carne de gallina; vagos temores asaltaban mi espíritu; pensaba en almas del otro mundo, en seres fantásticos, en todas las invenciones supersticiosas que me hacían reír en cualquier otra circunstancia, y apretaba el paso, o me volvía atrás, sin que ya se me quitara el susto ni pudiera distraerme ni un momento hasta que me veía dentro de mi casa. Una vez en ella, echábame también a reír y avergonzábame de mi locura, sirviéndome de alivio el pensar que no la conocía nadie. Allí me daba cuenta fríamente de que, pues yo no creía en duendes, ni en brujas, ni en aparecidos, nada había debido temer de aquella flaca hembra, a quien la miseria, el vicio o algún accidente desgraciado tendrían a tal hora fuera de su hogar, y a quien mejor me hubiera estado ofrecer auxilio por si lo necesitaba, o dar limosna si me la pedía... Repetíase, con todo, la deplorable escena cuantas veces se me presentaba otro caso igual, ¡y cuenta que ya tenía yo veinticinco años, muchos de ellos de aventurero nocturno, sin que jamás me hubiese ocurrido lance alguno penoso con las tales mujeres solitarias y trasnochadoras!.. Pero, en fin, nada de lo dicho llegó nunca a adquirir verdadera importancia, pues aquel pavor irracional se me disipaba siempre tan luego como llegaba a mi casa o veía otras personas en la calle, y ni tan siquiera lo recordaba a los pocos minutos, como no se recuerdan las equivocaciones o necedades sin fundamento ni consecuencia.

Así las cosas, hace muy cerca de tres años... (desgraciadamente, tengo varios motivos para poder fijar la fecha: ¡la noche del 15 al 16 de noviembre de 1857!) volvía yo, a las tres de la madrugada, a aquella casita de la calle de Jardines, cerca de la calle Montera, en que recordarás viví por entonces... Acababa de salir, a hora tan avanzada, y con un tiempo feroz de viento y frío, no de ningún nido amoroso, sino de... (te lo diré aunque te sorprenda), de una especie de casa de juego, no conocida bajo este nombre por la policía, pero donde ya se habían arruinado muchas gentes, y a la cual me habían llevado a mí aquella noche por primera... y última vez. Sabes que nunca he sido jugador; entré allí engañado por un mal amigo, en la creencia de que todo iba a reducirse a trabar conocimiento con ciertas damas elegantes, de virtud equivocada (*demi-monde* puro), so

pretexto de jugar algunos maravedises al Enano, en mesa redonda, con faldas de bayeta; y el caso fue que a eso de las doce comenzaron a llegar nuevos tertulios, que iban del Teatro Real o de salones verdaderamente aristocráticos, y mudóse de juego, y salieron a relucir las monedas de oro, después billetes y luego bonos escritos con lápiz, y yo me enfrasqué poco a poco en la selva oscura del vicio, llena de fiebres y tentaciones, y perdí todo lo que llevaba, y todo lo que poseía, y aún quedé debiendo un dineral... con el *pagaré* correspondiente. Es decir, me arruiné por completo, y que, sin la herencia y los grandes negocios que tuve en seguida, mi situación hubiera sido muy angustiosa y apurada.

Volvía yo, digo, a mi casa aquella noche, tan a deshora, yerto de frío, hambriento, con la vergüenza, y el disgusto que puedes suponer, pensando, más que en mí mismo, en mi anciano y enfermo padre, a quien tendría que escribir pidiéndole dinero, lo cual no podría menos de causarle tanto dolor como asombro, pues me consideraba en muy buena y desahogada posición... , cuando, a poco de penetrar en mi calle por el extremo que da a la de Peligros, y al pasar por delante de una casa recién construida de la acera que yo llevaba, advertí que en el hueco de su cerrada puerta estaba de pie, inmóvil y rígida, como si fuese de palo, una mujer muy alta y fuerte, como de sesenta años de edad, cuyos malignos y audaces ojos sin pestañas se clavaron en los míos como dos puñales, mientras que su desdentada boca me hizo una mueca horrible por vía de sonrisa...

El propio terror o delirante miedo que se apoderó de mí instantáneamente diome no se qué percepción maravillosa para distinguir de golpe, o sea en dos segundos que tardaría en pasar rozando con aquella repugnante visión, los pormenores mas ligeros de su figura y de su traje... Voy a ver si coordino mis impresiones del modo y forma que las recibí, y tal y como se grabaron para siempre en mi cerebro a la mortecina luz del farol que alumbró con infernal relámpago tan fatídica escena...

Pero me excitó demasiado, ¡aunque no sin motivo, como verás mas adelante! Descuida, sin embargo, por el estado de mi razón... ¡Todavía no estoy loco!

Lo primero que me chocó en aquella que denominare mujer fue su elevadísima talla y la anchura de sus descarnados hombros; luego, la redondez y fijeza de sus marchitos ojos de búho, la enormidad de su saliente nariz y la gran mella central de su dentadura, que convertía su boca en una especie de oscuro agujero, y, por ultimo, su traje de mozuela de Lavapiés, el pañolito nuevo de algodón que llevaba a la cabeza, atado debajo de la barba, y un diminuto abanico abierto que tenia en la mano, y con el cual se cubría, afectando pudor, el centro del talle.

¡Nada mas ridículo y tremendo, nada mas irrisorio y sarcástico que aquel abaniquillo en unas manos tan enormes, sirviendo como de cetro de debilidad a gigante tan fea, vieja y huesuda! Igual efecto producía el pañolejo de vistoso percal que adornaba su cara, comparado con aquella nariz de tajamar, aguileña, masculina, que me hizo creer un momento (no sin regocijo) si se trataría de un hombre disfrazado... Pero su cínica mirada y asquerosa sonrisa eran de vieja, de bruja, de hechicera, de Parca.... ¡no sé de qué! ¡De algo que justificaba plenamente la adversión y el susto que me habían causado toda mi vida las mujeres que andaban solas, de noche, por la calle!... ¡Dijérase que, desde la cuna, habla presentido yo aquel encuentro! ¡Dijérase que lo temía por instinto, como cada ser animado teme y adivina, y ventea, y reconoce a su antagonista natural antes de haber recibido de él ninguna ofensa, antes de haberlo visto, sólo con sentir sus pisadas! No eché a correr en cuanto vi a la esfinge de mi vida, menos por vergüenza o varonil decoro, que por temor a que mi propio miedo le revelase quién era yo, o le diese

alas para seguirme, para acometerme, para... ¡no sé! ¡Los peligros que sueña el pánico no tienen forma ni nombre traducibles!

Mi casa estaba al extremo opuesto de la prolongada y angosta calle en que me hallaba yo solo, enteramente solo con aquella misteriosa estantigua, a quien creía capaz de aniquilarme con una palabra... ¿Qué hacer para llegar hasta allí? ¡Ah! ¡Con qué ansia veía a lo lejos la anchurosa y muy alumbrada calle de la Montera, donde a todas horas hay agentes de la autoridad!

Decidí, pues, sacar fuerzas de flaqueza; disimular y ocultar aquel pavor miserable; no acelerar el paso. pero ganar siempre terreno, aún a costa de años de vida y de salud, y de esta manera poco a poco,irme acercando a mi casa procurando muy especialmente no caerme antes redondo al suelo.

Así caminaba ... ; así habría andado lo menos veinte pasos desde que deje atrás la puerta en que estaba escondida la mujer del abanico, cuando de pronto me ocurrió una idea horrible, espantosa, y, sin embargo, muy racional: ¡la idea de volver la cabeza a ver si me seguía mi enemiga!

«Una de dos... -pensé con la rapidez del rayo-: o mi terror tiene fundamento o es una locura; si tiene fundamento, esa mujer habrá echado detrás de mí, estará alcanzándome y no hay salvación para mí en el mundo. Y si es una locura, una aprensión, un pánico como cualquier otro, me convenceré de ello en el presente caso y para todos los que me ocurran, al ver que esa pobre anciana se ha quedado en el hueco de aquella puerta preservándose del frío o esperando a que le abran; con lo cual yo podré seguir marchando hacia casa muy tranquilamente y me habré curado de una manía que tanto me abochorna.»

Formulado este razonamiento, hice un esfuerzo extraordinario y volví la cabeza.

¡Ah! ¡Gabriel! ¡Gabriel! ¡Qué desventura! ¡La mujer alta me había seguido con sordos pasos, estaba encima de mí, casi me tocaba con el abanico, casi asomaba su cabeza sobre mi hombro!

¿Por qué? ¿Para qué, Gabriel mío? ¿Era una ladrona? ¿Era efectivamente un hombre disfrazado? ¿Era una vieja irónica, que había comprendido que le tenía miedo? ¿Era el espectro de mi propia cobardía? ¿Era el fantasma burlón de las decepciones y deficiencias humanas? ¡Interminable sería decirte todas las cosas que pensé en un momento! El caso fue que di un grito y salí corriendo como un niño de cuatro años que juzga ver al coco y que no dejó de correr hasta que desemboqué en la calle de la Montera ...

Una vez allí, se me quitó el miedo como por ensalmo. ¡Y esto que la calle de la Montera estaba también sola! Volví, pues, la cabeza hacia la de Jardines, que enfilaba en toda su longitud, y que estaba suficientemente alumbrada por tres faroles y por un reverbero de la calle de Peligros, para que no se me pudiese oscurecer la mujer alta si por acaso había retrocedido en aquella dirección, y ¡vive el cielo que no la vi parada, ni andando, ni en manera alguna!

Con todo, guardéme muy bien de penetrar de nuevo en mi calle.

«¡Esa bribona -me dije- se habrá metido en el hueco de otra puerta!... Pero mientras sigan alumbrando los faroles no se moverá sin que yo lo note desde aquí ... »

En esto vi aparecer a un sereno por la calle del Caballero de Gracia, y lo llamé sin desviarme del sitio: díjele, para justificar la llamada y excitar su celo, que en la calle de Jardines había un hombre vestido de mujer, que entrase en dicha calle por la de Peligros, a la cual debía dirigirse por la de la Aduana; que yo permanecería quieto en



aquella otra salida y que con tal medio no podría escapársenos el que a todas luces era un ladrón o un asesino.

Obedeció el sereno; tomó por la calle de la Aduana, y cuando yo vi avanzar su farol por el otro lado de la de Jardines, penetré también en ella resueltamente.

Pronto nos reunimos en su promedio, sin que ni el uno ni el otro hubiésemos encontrado a nadie, a pesar de haber registrado puerta por puerta. -Se habrá metido en alguna casa... -dijo el sereno.

-¡Eso sera! -respondí yo abriendo la puerta de la mía, con firme resolución de mudarme a otra calle al día siguiente.

Pocos momentos después hallábame dentro de mi cuarto tercero, cuyo picaporte llevaba también siempre conmigo, a fin de no molestar a mi buen criado José.

¡Sin embargo, este me aguardaba aquella noche! ¡Mis desgracias del 15 al 16 de noviembre no hablan concluido!

-¿Qué ocurre? -le pregunté con extrañeza.

-Aquí ha estado -me respondió visiblemente conmovido-, esperando a usted desde las once hasta las dos y media, el señor comandante Falcón, y me ha dicho que, si venía usted a dormir a casa, no se desnudase pues él volvería al amanecer...

Semejantes palabras me dejaron frío de dolor y espanto, cual si me hubieran notificado mi propia muerte... Sabedor yo de que mi amadísimo padre, residente en Jaén, padecía aquel invierno frecuentes y peligrosísimos ataques de su crónica enfermedad, había escrito a mis hermanos que en el caso de un repentino desenlace funesto telegrafiasen al comandante Falcón, el cual me daría la noticia de la manera mas conveniente... ¡No me cabía, pues, duda de que mi padre había fallecido!

Sentéme en una butaca a esperar el día y a mí amigo, y con ellos la noticia oficial de tan grande infortunio, y ¡Dios solo sabe cuanto padecí en aquellas dos horas de cruel expectativa, durante las cuales (y es lo que tiene relación con la presente historia) no podía separar en mi mente tres ideas distintas, y al parecer heterogéneas, que se empeñaban en formar monstruoso y tremendo grupo: mi pérdida en el juego, el encuentro con la *mujer alta* y la muerte de mi honrado padre!

A las seis en punto penetro en mi despacho el comandante Falcón, y me miró en silencio...

Arrojéme en sus brazos llorando desconsoladamente, y el exclamó acariciándome:

-¡Llora, sí, hombre, llora! ¡Y ojalá ese dolor pudiera sentirse muchas veces!

#### IV

-Mi amigo Telesforo -continuó Gabriel después que hubo apurado otro vaso de vino- descansó también un momento al llegar a este punto, y luego prosiguió en los términos siguientes:

-Si mi historia terminara aquí, acaso no encontrarías nada de extraordinario ni sobrenatural en ella, y podrías decirme lo mismo que por entonces me dijeron dos hombres de mucho juicio a quienes se la conté: que cada persona de viva y ardiente imaginación tiene su terror pánico; que el mío, eran las trasnochadoras solitarias, y que la vieja de la calle de Jardines no pasaría de ser una pobre sin casa ni hogar, que iba a pedirme limosna cuando yo lance el grito y salí corriendo, o bien una repugnante Celestina de aquel barrio, no muy católico en materia de amores...

También quise creerlo yo así; también lo llegué a creer al cabo de algunos meses; no obstante lo cual hubiera dado entonces años de vida por la seguridad de no volver a

encontrarme a la *mujer alta*. ¡En cambio, hoy daría toda mi sangre por encontrármela de nuevo!

-¿Para qué?

-¡Para matarla en el acto!

-No te comprendo...

-Me comprenderás si te digo que volví a tropezar con ella hace tres semanas, pocas horas antes de recibir la nueva fatal de la muerte de mi pobre Joaquina...

-Cuéntame ... , cuéntame...

-Poco más tengo que decirte. Eran las cinco de la madrugada; volvía yo de pasar la última noche, no diré de amor, sino de amarguísimos lloros y desgarradora contienda, con mi antigua querida la viuda de T ... ¡de quien érame ya preciso separarme por haberse publicado mi casamiento con la otra infeliz a quien estaban enterrando en Santa Agueda a aquella misma hora!

Todavía no era día completo; pero ya clareaba el alba en las calles enfiladas hacia Oriente. Acababan de apagar los faroles, y habíanse retirado los serenos, cuando, al ir a cortar la calle del Prado, o sea a pasar de una a otra sección de la calle del Lobo, cruzó por delante de mí, como viniendo de la plaza de las Cortes y dirigiéndose a la de Santa Ana, la espantosa mujer de la calle de Jardines.

No me miró y creí que no me había visto... Llevaba la misma vestimenta y el mismo abanico que hace tres años... ¡Mi azoramiento y cobardía fueron mayores que nunca! Corté rapidísimamente la calle del Prado, luego que ella pasó, bien que sin quitarle ojo, para asegurarme que no volvía la cabeza, y cuando hube penetrado en la otra sección de la calle del Lobo, respiré como si acabara de pasar a nado una impetuosa corriente, y apresuré de nuevo mi marcha hacia acá con más regocijo que miedo, pues consideraba vencida y anulada a la odiosa bruja, en el mero hecho de haber estado tan próximo de ella sin que me viese...

De pronto, y cerca ya de esta mi casa, acometióme como un vértigo de terror pensando en si la muy taimada vieja me habría visto y conocido; en si se habría hecho la desentendida para dejarme penetrar en la todavía oscura calle del Lobo y asaltarme allí impunemente; en si vendría tras de mí; en si ya la tendría encima... Vuélvome en esto..., y ¡allí estaba! ¡Allí, a mi espalda, casi tocándome con sus ropas, mirándome con sus viles ojuelos, mostrándome la asquerosa mella de su dentadura, abanicándose irrisoriamente, como si se burlara de mi pueril espanto! ...

Pasé del terror a la más insensata ira, a la furia salvaje de la desesperación, y arrójeme sobre el corpulento vejestorio; tirélo contra la pared, echándole una mano a la garganta, y con la otra, ¡qué asco!, púseme a palpar su cara, su seno, el lío ruin de sus cabellos sucios, hasta que me convencí juntamente de que era criatura humana y mujer.

Ella había lanzado entretanto un aullido ronco y agudo al propio tiempo que me pareció falso, o fingido, como expresión hipócrita de un dolor y de un miedo que no sentía, y luego exclamó, haciendo como que lloraba, pero sin llorar, antes bien mirándome con ojos de hiena:

-¿Por qué la ha tomado usted conmigo?

Esta frase aumentó mi pavor y debilitó mi cólera.

-¡Luego usted recuerda –grité- haberme visto en otra parte!

-¡Ya lo creo, alma mía! -respondió sardónicamente-. ¡La noche de San Eugenio, en la calle de Jardines, hace tres años!...

Sentí frío dentro de los tuétanos.

-Pero, ¿quién es usted? -le dije sin soltarla-. ¿Por qué corre detrás de mí? ¿Qué tiene usted que ver conmigo?

-Yo soy una débil mujer... -contestó diabólicamente-. ¡Usted me odia y me teme sin motivo!... Y si no, dígame usted, señor caballero: ¿por qué se asustó de aquel modo la primera vez que me vió?

¡Porque la aborrezco a usted desde que nació! ¡Porque es usted el demonio de mi vida!

-¿De modo que usted me conocía hace mucho tiempo? ¡Pues mira, hijo, yo también a tí!

-¡Usted me conocía! ¿Desde cuando?

¡Desde antes que nacieras! Y cuando te vi pasar junto a mí hace tres años, me dije a mí misma: «¡Éste es!»

-Pero ¿quién soy yo para usted? ¿Quién es usted para mí?

¡El demonio! -respondió la vieja escupiéndome en mitad de la cara, librándose de mis manos y echando a correr velocísimamente con las faldas levantadas hasta más arriba de las rodillas y sin que sus pies moviesen ruido alguno al tocar la tierra...

¡Locura intentar alcanzarla!... Además, por la Carrera de San Jerónimo pasaba ya alguna gente, y por la calle del Prado también. Era completamente de día. La *mujer alta* siguió corriendo, o volando, hasta la calle de las Huertas, alumbrada ya por el sol; paróse allí a mirarme; amenazóme una y otra vez esgrimiendo el abaniquillo cerrado, y desapareció detrás de una esquina...

¡Espera otro poco, Gabriel! ¡No falles todavía este pleito, en que se juegan mi alma y mi vida! ¡Óyeme dos minutos más!

Cuando entré en mi casa me encontré con el coronel Falcón, que acababa de llegar para decirme que mi Joaquina, mi novia, toda mi esperanza de dicha y ventura sobre la tierra, ¡había muerto el día anterior en Santa Águeda! El desgraciado padre se lo había teleografiado a Falcón para que me lo dijese... ¡a mí, que debí haberlo adivinado una hora antes, al encontrarme al demonio de mi vida! ¿Comprendes ahora que necesito matar a la enemiga innata de mi felicidad, a esa inmundia vieja, que es como el sarcasmo viviente de mi destino?

Pero ¿qué digo matar? ¿Es mujer? ¿Es criatura humana? ¿Por qué la he presentido desde que nació? ¿Por qué *me reconoció al verme*? ¿Por qué no se me presenta sino cuando me ha sucedido alguna gran desdicha? ¿Es Satanás? ¿Es la Muerte? ¿Es la Vida? ¿Es el Anticristo? ¿Quién es? ¿Qué es? ...

-Os hago gracia, mis queridos amigos continuó Gabriel-, de las reflexiones y argumentos que emplearía yo para ver de tranquilizar a Telesforo; pues son los mismos, mismísimos que estáis vosotros preparando ahora para demostrarme que en mi historia no pasa nada sobrenatural o sobrehumano... Vosotros diréis que mi amigo estaba medio loco; que lo estuvo siempre; que, cuando menos, padecía la enfermedad moral llamada por unos *terror pánico* y por otros *delirio emotivo*; que, aun siendo verdad todo lo que refería acerca de la mujer alta, habría que atribuirlo a *coincidencias* casuales de fechas y accidentes; y, en fin, que aquella pobre vieja podía también estar loca, o ser una ratera o una mendiga, o una zurcidora de voluntades, como se dijo a sí propio el héroe de mi cuento en un intervalo de lucidez y buen sentido...

-¡Admirable suposición! -exclamaron los camaradas de Gabriel en variedad de formas-

-¡Eso mismo íbamos a contestarte nosotros!

-Pues escuchad todavía unos momentos y veréis que yo me equivoqué entonces, como vosotros os equivocáis ahora. ¡El que desgraciadamente no se equivocó nunca fue Telesforo! ¡Ah! ¡Es mucho más fácil pronunciar la palabra *locura* que hallar explicación a ciertas cosas que pasan en la tierra!

-¡Habla! ¡Habla!

-Voy allá; y esta vez, por ser ya la última, reanudaré el hilo de mi historia sin beberme antes un vaso de vino.

## VI

A los pocos días de aquella conversación con Telesforo, fui destinado a la provincia de Albacete en mi calidad de ingeniero de Montes; y no habían transcurrido muchas semanas cuando supe, por un contratista de obras públicas, que mi infeliz amigo había sido atacado por una horrorosa ictericia; que estaba enteramente verde, postrado en un sillón, sin trabajar ni querer ver a nadie, llorando de día y de noche con inconsolable amargura, y que los médicos no tenían ya esperanza alguna de salvarlo. Comprendí entonces por qué no contestaba a mis cartas, y hube de reducirme a pedir noticias suyas al coronel Falcón, que cada vez me las daba mas desfavorables y tristes...

Después de cinco meses de ausencia, regresé a Madrid el mismo día que llegó el parte telegráfico de la batalla de Tetuán. Me acuerdo como de lo que hice ayer. Aquella noche compré la indispensable *Correspondencia de España*, y lo primero que leí en ella fue la noticia de que Telesforo había fallecido y la invitación a su entierro para la mañana siguiente.

Comprenderéis que no falté a la triste ceremonia. Al llegar al cementerio de San Luis, adonde fui en uno de los coches mas próximos al carro fúnebre, llamó mi atención una mujer del pueblo, vieja, y muy alta, que se reía impíamente al ver bajar el féretro, y que luego se colocó en ademán de triunfo delante de los enterradores, señalándoles con un abanico muy pequeño la galería que debían seguir para llegar a la abierta y ansiosa tumba...

A la primera ojeada reconocí, con asombro y pavor, que era la implacable enemiga de Telesforo, tal y como el me la había retratado, con su enorme nariz, con sus infernales ojos, con su asquerosa mella, con su pañojejo de percal y con aquel diminuto abanico, que parecía en sus manos el cetro del impudor y de la mofa...

Instantáneamente reparó en que yo la miraba, y fijó en mí la vista de un modo particular como reconociéndome, como dándose cuenta de que yo la reconocía, como enterada de que el difunto me había contado las escenas de la calle de Jardines y de la del Lobo, como desafiándome, como declarándome heredero del odio que había profesado a mi infortunado amigo...

Confieso que entonces mi miedo fue superior a la maravilla que me causaban aquellas nuevas coincidencias o casualidades. Veía patente que alguna relación sobrenatural anterior a la vida terrena había existido entre la misteriosa vieja y Telesforo; pero en tal momento sólo me preocupaba mi propia vida, mi propia alma, mi propia ventura, que correrían peligro si llegaba a heredar semejante infortunio... La *mujer alta* se echó a reír, y me señaló ignominiosamente con el abanico, cual si hubiese leído en mi pensamiento y denunciase al público mi cobardía... Yo tuve que apoyarme en el brazo de un amigo para no caer al suelo, y entonces ella hizo un ademán compasivo o desdeñoso, giró sobre los talones y penetró en el campo santo con la cabeza vuelta hacia mí, abanicándose y saludándome a un propio tiempo, y contorneándose entre los muertos con no sé qué infernal coquetería, hasta que, por ultimo, desapareció para siempre en aquel laberinto de patios y columnatas llenos de tumbas ... Y digo para siempre, porque han pasado quince años y no he vuelto a verla... Si era criatura humana, ya debe de haber muerto, y si no lo era, tengo la seguridad de que me ha desdeñado ... ¡Conque

vamos a cuentas! ¡Decidme vuestra opinión acerca de tan curiosos hechos! ¿Los consideraréis todavía *naturales*?

Ocioso fuera que yo, el autor del cuento o historia que acabáis de leer, estampase aquí las contestaciones que dieron a Gabriel sus compañeros y amigos, puesto que, al fin y a la postre, cada lector habrá de juzgar el caso según sus propias sensaciones y creencias... Prefiero, por consiguiente, hacer punto final en este párrafo, no sin dirigir el mas cariñoso y expresivo saludo a cinco de los seis expedicionarios que pasaron juntos aquel inolvidable día en las frondosas cumbres del Guadarrama.

*Valdemoro, 25 de agosto de 1881.*